



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 129

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
MADAME ROBERT
ZERIC (Trauma Social)
PIERRE (La Charnière)
RAF (Attentat Sonore)
VINCENT (Mass Prod)
Denis FISCHER
BLANK
TREVOR (Beluga Records)
Benny GORDINI
Catherine LEMAIRE

RIP :
Verna BLOOM
Denis SIRE
Stanley DONEN



Jeudi 7 mars 2019 ; 17:35:20
(Playmobil time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

BEER BEER ORCHESTRA : En cavale ! (CD, Mass Productions/ Abracadaboum)

Exécuteurs des hautes oeuvres ska, Beer Beer Orchestra ont su éviter l'écueil du côté dit "festif" de la chose, un peu trop couru dans nos contrées, refusant la fatalité du crâne vide. Sans être non plus ska-punk, on ne peut nier que Beer Beer Orchestra n'ont pas écouté que les grands anciens jamaïcains dans leur prime jeunesse, ils ont aussi goûté à des rythmes plus binaires et plus chahuteurs. 2 reprises témoignent de leurs aventures punk, "Skayenne", version ensoleillée de la chanson anarchiste "Cayenne", qui avait déjà eu l'heur de titiller Parabellum, entre autres, et qui trouve ici un rendu plus joyeux et plus rigolard que le constat originel de la misère humaine, et "Questions answers", ou Sham 69 comme vous ne l'avez jamais entendu, en version chaloupée et déhanchée plus que pogotée. Hormis ces 2 emprunts, Beer Beer Orchestra se veulent surtout chantres de la mer et de l'eau, prévisible pour des vendéens. "Contres vents et marées" (pirates de tous pays, unissez-vous), "Petit nuage" (deviendra grand, si on le laisse libre), "Haute voltige", Beer Beer Orchestra chantent les grands espaces, ceux que l'homme tend de plus en plus à réduire, à morceler, à coloniser. Corollaire, la liberté, sous toutes ses formes, est aussi au coeur des préoccupations du groupe, "Culture" (liberté intellectuelle), "Un pays" (liberté individuelle), "Skaville Football Club" (liberté de ne pas être un mouton), "Long fleuve pas tranquille" (liberté de réflexion), "Charlie" (liberté d'expression, liberté de ne pas être con, faire rimer "viande hallal" avec "gilet pare-balles", moi je dis respect les gars, trop fort), "Les graines" (liberté de rébellion), "Le skalagmite" (liberté de construction et d'élaboration), faites votre choix, ou prenez tout, en bloc, vous n'en serez que plus épanouis et n'en vivez que mieux, malgré les multiples attaques d'un système qui ne voit en vous qu'un ennemi. Quand on vous colle une baffe, on réplique, on ne tend pas l'autre joue. Avec ce quatrième album, Beer Beer Orchestra nous offrent une petite balade salutaire aux marges de la stratosphère, de quoi prendre de la hauteur et avoir une vue bien dégagée sur nos petites agitations souvent bien stériles. En cavale, oui-da, et pas près de se laisser reprendre.

ATTENTAT SONORE : Turbulences (CD, Maloka/Zone Onze Records/Guerilla Vinyl/Mass Productions/Keponteam)

Mine de rien, Attentat Sonore vient de passer la trentaine, on ne dirait pas comme ça, tant le groupe reste fringant et cordial. Un anniversaire célébré comme il se doit, en grande pompe, avec un nouvel album. Rien que de très normal. En revanche, ce disque marque quelques changements dans la formation du groupe. Avec un nouveau bassiste, Thomas remplaçant Eva, et avec le départ de la chanteuse Mumu, non remplacée. Du coup, exit le double chant mixte, Tolbi restant seul au micro. Ceci étant, Eva et Mumu n'ont pas totalement disparu des écrans radar puisqu'on peut encore les entendre sur quelques titres, dans les choeurs, comme pour assurer la transition. Ce qui ne change pas, par contre, c'est l'énergie, la rage et l'énerverment déployés par un groupe désormais un peu plus ramassé. Attentat Sonore n'ont jamais été adeptes de fanfreluches, cotillons et autres passepoils, c'est pas aujourd'hui qu'ils vont commencer à frissonner leur punk-rock tendance anarcho de bouclettes et de bigoudis. De toute façon, vu la tendance capillaire du quarteron, on ne voit pas bien ce qu'ils feraient avec des papillotes dans la tignasse. Attentat Sonore, ça a toujours été du genre à fond dans le rouge, pédale d'accélérateur au taquet, et pédale de frein en option, "Turbulences" ne déroge pas à la règle, et on se demande toujours à quel moment ça va partir en sucette, mais les bougres savent gérer leur bordel électrique, et savent se resquiller au moment même où ça devrait exploser. Attentat Sonore, c'est les James Bond du punk. Sur les 12 titres du bousin, on n'en compte que 2 qui dépassent les 2 minutes, c'est dire si ça tabasse, si ça avoine, si ça mornifle, à l'image de la seule reprise du disque, "Glue", l'un des titres les plus épileptiques de SS Decontrol, groupe hardcore de Boston, circa early 80's. On a aussi des lettres chez Attentat Sonore, et on en fait profiter le voisinage.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

GASTEROPODES KILLERS : Gastéro rétro (CD, Gekill Prod/ Combat Rock/Stygmate/Trauma Social)

Ces derniers temps, les Gastéropodes Killers se sont montrés fort parcimonieux dans leurs sorties discographiques. Leur dernier album, "New blood", date de 2012, depuis ils n'ont sorti que 2 EP. De quoi rester sur notre faim. Avec ce nouveau disque, on a un peu plus consistant, ou presque. "Gastéro rétro" fête les 25 ans d'existence du groupe, ce qui nous vaut un bon gros CD rempli jusqu'à la gueule (bien baveuse) de punk-rock exécuté avec la même conscience et la même abnégation que Monsieur de Paris mettait à son oeuvre d'écimage. Dans "Gastéro rétro", il y a "gastéro", on comprend pourquoi, et il y a "rétro", puisque ce CD se présente comme un survol de la carrière des Gastéropodes Killers. Le groupe a choisi de remonter le temps, manière de tenter de se rajeunir, une cure de jouvence qui en vaut bien une autre. L'histoire ne dit pas si ça marche, il faudra faire un petit bilan dans quelques temps. On part des derniers titres, enregistrés en 2018, des nouveautés donc, au nombre de 4 (+ 1 bonus, reprise adaptation de Vice Squad), et on parcourt toutes les sorties officielles du groupe, jusqu'à la toute première démo, en 1993, avec 1 ou 2 extraits de chaque production. Un parti pris qui a l'avantage de n'omettre aucune des formations du combo, depuis que Nath (chant et basse) et Drunk (guitare, ex BB Doc) ont décidé, un beau jour de 1992, de ramper hors de leur jardin, de délaisser leurs salades, et de nous léchouiller l'oreille (en chou-fleur espéraient-ils ?) à grands coups de mélodies street-punk bravaches et de slogans colériques. Les Gastéropodes Killers s'étant fait une spécialité de traiter de l'actualité et du quotidien quasiment en direct. Une petite news bien toxique glanée au hasard d'un journal ou d'un flash info, et hop, ça fait une chanson. Ainsi, parmi les nouveaux titres proposés sur cette compil, on notera "Médias" (entre chaînes d'info en continu et réseaux [soi-disant] sociaux) ou "Balances ton porc". Droopy, l'actuel chanteur et guitariste, arrive en 1996, du moins au vu et au su de tout le monde, puisque, depuis 1994, il était roadie et sonorisateur, tandis que Max, l'actuel batteur, est là depuis 2009. Il est amusant de reprendre la carrière des Gastéropodes Killers à l'envers, de démarrer avec les sonorités actuelles, encore dans les mémoires, et de finir avec des sons parfois oubliés, ou même inconnus. Personnellement, les premières démos, le premier 45t et le premier album, je dois avouer que j'étais élogiquement passé à côté, n'ayant pris la coquille en marche qu'avec le deuxième album, "Rock'n'roll survie", en 1999. Grave faute de goût, je le confesse, heureusement, j'ai le droit d'aller au rattrapage, ce qui devrait me permettre d'obtenir quand même mon bac (à légumes ?), avec une petite mention. Hein ? Allez, soyez sympa. Promis, la prochaine fois que je vais vous voir en concert, je vous apporte une belle romaine bio et bien croquante.

FORMATS COURTS

Les GOLDEN ROMEOS : Holidays in DDR (CDEP autoproduit)

Duo sur leur premier EP, les Golden Romeos sont devenus trio sur leur deuxième effort. La flexibilité au travail chère à Macron et au MEDEF rapportée à la musique ? Un chanteur, un guitariste, un bassiste, et une boîte à rythme (astucieusement baptisée Juliette, forcément), ça rappelle quelques grands noms de l'électro-punk local, comme les Ludwig Von 88, mais la comparaison s'arrêtera là. Les Golden Romeos se rapprocheraient plus d'un groupe comme Warum Joe, avec cet humour décalé et distancé dans les textes, cette scansion matoise et distante dans le chant, ce concassage abrasif dans la guitare. Ou de la scène rennaise du tournant des 70's et des 80's, Marquis de Sade, Taxi Girl (dont ils reprennent "Cherchez le garçon" sur scène), avec cette froideur arty et moderne héritée aussi bien de Joy Division que des Talking Heads. Au-delà des références, les Golden Romeos se font surtout les chantres d'un electro-punk nourri à un français littéraire et chantourné, décalé et lapidaire, sobre et roublard (cf le fétichiste "Les talons d'la fille du d'sus").

Jake STARR and the DELICIOUS FULLNESS : All the mess I'm in (CDS, Beluga Records)

D'inspiration plus sixties qu'Adam West, son précédent groupe, les Delicious Fullness de Jake Starr se montrent aussi plus sexy, plus glamour et plus swingant. Ce nouveau single en apporte une preuve évidente. La face A, "All the mess I'm in", si elle tourne au rock'n'roll survitaminé dopé au nitrométhane, n'en reste pas moins un petit brûlot martelé avec conviction et dallé à la tomette plutôt rustique. La face B, elle, ne cache pas ses influences vintage, puisqu'il s'agit de la reprise de "Biff bang pow", classique mésestimé d'un des groupes les plus aventureux d'une décennie qui n'en manquait pourtant pas, the Creation, affilié aussi bien au rhythm'n'beat des Who qu'au

heavy-blues de Led Zeppelin, Jake Starr and the Delicious Fullness en délivrant une version implacable et impitoyable, le genre de truc qui vous évoque immanquablement un train lancé à pleine vitesse et dont les freins auraient lâché. Jake Starr n'est sûrement pas le plus expansif des rockers, il réussit pourtant l'exploit de faire mouche à chacun de ses disques. Ce single est déjà la dixième d'un groupe qui a inauguré la série en 2012, et qui n'a, jusqu'à présent, sorti qu'un seul album. Facile de deviner quel est son format de prédilection, loin des bidouillages numériques d'aujourd'hui. Ce qui ne peut que complaire au single addict que je suis.

CONTINGENT ANONYME : Fabula urbana (EP, Reims City Rockers/Rusty Knife/Zone Onze Records/Abracadaboum/Bourre Pif Records/Trauma Social)

Un Spirit boot boy qui veille sur la ville (Reims je subodore), ça vaut bien Batman ou Superman, chacun ses super-héros. Au moins, ça fait une belle pochette. Et un beau disque à l'intérieur, disponible en 3 couleurs de vinyl différentes, noir classique, transparent et orange pétant. On a mis les petits plats dans les grands dans cette affaire. Pour ce qui est de la musique, Contingent Anonyme reste fidèle à ses principes, un street-punk dodu à souhait, comme la dinde de Noël de mamie Germaine, qui rappelle les belles heures des années 80, c'est dans les vieux pots comme dit souvent mamie Germaine, avec de solides riffs de guitares, un chant soutenu et des mélodies qu'on va vite retenir pour les ressortir devant l'armoire à glace en écoutant le disque. En redécouvrant, à l'occasion, l'oeuvre de Maiakovski, à qui le groupe rend hommage ("Maiakovskin"), à la fois chantre de la Révolution russe et fondateur du mouvement futuriste, ce qui n'ira pas sans quelques heurts avec le régime, et avec Staline, même si ce dernier lui offrira des funérailles nationales après son suicide. Contingent Anonyme, ou le street-punk à facette unique. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple.

DEVOTOS : O fim que nunca acaba (LP, Mass Productions/Assostado Discos/Red Star Recordings)

30 ans après sa formation, Devotos parvient encore à nous étonner à chaque sortie discographique. "O fim que nunca acaba" en est une nouvelle preuve. Certes, le trio brésilien (toujours composé de ses 3 membres d'origine, ce qui est déjà un beau tour de force, aucun d'eux ne semblant montrer un quelconque signe de lassitude) reste dévoué (bah oui, je sais, elle est facile celle-là, mais je m'en serais voulu de ne pas la faire, on ne peut pas toujours être au meilleur de sa forme) au punk tendance hardcore qui a fait sa réputation, et qui sous-tend l'essentiel des titres de ce nouvel album (15 au total, comme quoi ça ne lambine toujours pas du côté de Recife), "Dias de vida", "D.R.I.", "Eu o declaro meu inimigo", "Orar sem fé não abre portas", "Todos lado a lado", "Te dominou", voire le presque screamo "Não desista", ça ne l'empêche pas d'emprunter des chemins de traverse qui nous embarquent vers des destinations moins fréquentées, au risque, allez savoir, de déclencher de mini querelles entre "anciens" et "modernes" parmi leurs fans. Ça commence par les rythmiques très martiales de "De andata" ou "Fé demais" (où l'on s'attend à voir défilier une théorie d'émeutiers), ça poursuit par les sonorités jazzy de "Incrédulo", avec sa trompette à la limite des expérimentations free d'un Ornette Coleman, trompette qu'on retrouve dans le plus énergique, mais tout aussi libre d'esprit, "Cham padre quevedo", ça continue avec les reggatta (chacun placé en fin de face) "Periferia fria" (plutôt cool) et "Liga da justiça" (plus skankant, bien qu'acoustique dans son essence, avec un violon virevoltant et volubile), sans compter un discret synthétiseur sur une paire de morceaux, qui n'est pas, il faut bien l'avouer, l'instrument le plus propice à la propagation du virus punk. Voilà qui donne des couleurs au hardcore de moins en moins monolithique de Devotos, même si le rouge saignant domine toujours, à l'image de la très belle pochette. On trouve ici des titres (très) légèrement plus posés, aux atmosphères plus anxiogènes ("não fico"), ce qui ouvre de nouvelles perspectives à un groupe qui évolue intelligemment, ce qu'on ne peut qu'approuver.

BLANK : L'invendable (CD autoproduit)

Invendable Blank ? Peut-être. Les Invendables, c'était le nom d'un de ses premiers groupes, après son passage au sein des Garçons Bouchers. Les Invendables, formés en 1987, séparés en 1992, après n'avoir sorti qu'un album et un brelan de 45t. L'histoire fut brève, mais intense. Invendable Blank ? Peut-être. Inusable, certainement. Activiste de la scène punk parisienne, il est l'un des rares à ne pas être passé sous la guillotine du business, l'un des rares à être resté pur de chez pur, dur de chez dur. Même aujourd'hui, avec cet essai en solo et en acoustique. Blank, seul avec sa guitare (exception faite de "Calme ta joie" et "La liberté", où il est rejoint par le mandoliniste

Mourad de Brest), s'affiche tout en fragilité, en précarité (un mot à la mode, mais ici adéquatement servi), en équilibre instable, comme on ne l'imaginait pas (mais des ans, et de quelques abus probables, l'indicible outrage a fait son oeuvre), donc d'autant plus attachant. "La liberté", justement, chanson dans laquelle il revient sur cet état de punk, déglings, cinglé maléfique (aux yeux des autres, les "normaux"), mais toujours non affilié, non encarté, au prix d'une addition plutôt salée, socialement parlant. C'est un peu le même sujet qui est abordé dans "La looze", en plus général, en plus universel. Ce qui n'empêche pas Blank d'écrire la chanson d'amour ultime, "Mon petit bigorneau", qui enseigne qu'on peut s'éprendre d'un escargot de mer, au point d'en regretter sa perte, sans encourir les lazzi et les quolibets. Ni de rendre hommage au grand Jacques Tati avec "Mr Hulot" (plus fréquentable que l'autre tachon millionnaire macroniste). Invendable Blank ? Peut-être. Mais qu'est-ce qu'on s'en fout in fine ? On le gardera pour nous.

RESCUE RANGERS : Divisive (CD autoproduit)

Oubliez les gentils écureuils Tic et Tac, dont le surnom de Rescue Rangers a probablement inspiré ce groupe marseillais, car la musique du trio n'a pas grand-chose à voir avec les aventures somme toute très nunuches des 2 petites bestioles. En même temps, on est chez Disney, alors... Le truc drôle avec Rescue Rangers, c'est que, à l'origine, les 3 acolytes ne se sont associés que pour quelques mois. On est alors en 2005... et le groupe existe toujours aujourd'hui, les quelques mois se sont transformés en quelques années, et même en quelques décennies (ben oui, sémantiquement, à partir de 2, on peut dire quelques, dingue non ?). Ceci étant, il faut bien admettre que le groupe, à l'époque, avait respecté ses engagements, s'étant séparé au bout des 5 mois prévus, après avoir enregistré un unique EP. Sauf que, 18 mois plus tard, début 2007, sans doute conscients qu'ils n'étaient pas allés au bout du bout du projet, ils ont repiqué au jeu et se sont reformés. La musique, c'est comme les cacahuètes, quand vous attaquez le paquet, impossible de vous arrêter sans ressentir la désagréable impression d'un gros manque dans votre vie. Un jour, il faudra bien qu'un sociologue se penche sur ce comportement addictif. A part ça, Rescue Rangers, c'est la version méridionale, avé l'assent (mais ça ne s'entend pas trop, vu que ça chante en anglais), d'un stoner rock assez classique (même si ça fait bizarre de qualifier de classique un style encore relativement jeune). Un peu normal si l'on considère que les argousins puisent leur inspiration directement chez les créateurs du genre, Kyuss ou Queens Of The Stone Age en tête. Difficile d'être plus près des origines. Et quand on cause stoner, on pense de suite à une bonne grosse basse bien ronflante, à de bons gros accords de guitare bien assaisonnés, à une bonne grosse batterie bien plombée, à de bonnes grosses mélodies bien charpentées, et bingo, on trouve tout ça chez les Rescue Rangers, il n'y a pas tromperie sur la camelote, c'est pas comme avec les lasagnes au cheval roumain ou le boeuf polonais avarié. Les Rescue Rangers c'est du stoner origine stoner avalisée, du stoner sans lard ajouté, les titres sont courts, concis, ramassés, l'album (11 titres) est balancé en à peine une demi-heure, ça ne prend pas de gant. Tout juste trouve-t-on quelques breaks un peu plus apaisés dans "Refined barbarians", le morceau de clôture, comme si le groupe, à l'approche de la ligne d'arrivée, cherchait à éviter l'asphyxie fatale. Bien que le terme "apaisé" ressemble plus à une litote qu'à une vérité immanente quand il s'agit des Rescue Rangers, qui ne semblent pas être le genre de groupe à vouloir atteindre au nirvana en se détachant de toute contrainte matérielle. Le 220, ça vous colle quand même un peu aux doigts.

The SLOW SLUSHY BOYS : En direct d'Alto ! (CD, Larsen Records - www.ssb.larsen.asso.fr)

En attendant le nouvel album studio des Slow Slushy Boys, prévu, si tout va bien, à la fin de l'année, le groupe, pour faire patienter, publie son premier album live. Un disque qu'ils ont enregistré pas loin de chez eux, en Savoie, lors d'un concert diffusé en direct sur les ondes de Radio Alto. C'était en 2013, peu après la sortie de leur dernier album studio, "Live together". Ce qui explique qu'on trouve 5 extraits de ce disque sur le live. L'album en profitant pour survoler toute la carrière du groupe, depuis leur tout premier album, paru en 1990, d'où est extrait "Mrs X", jusqu'à "Rise up", le single paru pour célébrer leur quart de siècle. Le tout saupoudré de 2 reprises, "Dance on thru", des Human Beinz (circa 1967), et "The almighty", du chanteur rocksteady Jackie Opel (circa 1965), et d'un instrumental, "Première cavalcade", qui avait fait l'objet d'un solo de Graham Mushnik, l'organiste des Slow Slushy Boys. Notons que "The almighty" est

le seul titre de l'album à ne pas avoir été enregistré lors du concert Radio Alto de 2013, ayant été capté l'année précédente, lors d'une prestation dans l'antre du groupe, à La Fougère. Quant à la version studio, elle avait été enregistrée par Benny Gordini with the Teen Axel Soul Arkestra, projet parallèle porté par Denis, le chanteur des Slow Shushy Boys, et son fils, Teen Axel, autre pseudo de Graham Mushnik. Ca va, vous suivez ? Depuis quelques années, les Slow Slushy Boys ont délaissé le garage des origines pour se tourner vers la soul et le funk estampillés 70's, la couleur musicale de cet album live, le groupe étant d'ailleurs enrichi de la section de cuivres complète (2 trombones, 1 sax, 1 trompette) qu'on entend parfois sur disque, mais qu'on ne voit pas toujours sur scène. Gageons que, pour cette fois, le fait de jouer presque à domicile a permis à tout le monde d'être présent. Pour le coup, les Slow Slushy Boys, sur cet album live, c'est de la soul de proximité, le public présent étant sûrement constitué d'amis de longue date, indéfectibles et fidèles. Un album enregistré dans les meilleures conditions, avec un son que beaucoup de groupes plus "professionnels" pourraient leur envier, un album live AOC, garanti sans overdubs et sans tripatouillages de mauvais aloi. Il a même été mixé directement au cul de la console, en prise directe, c'est dire si la spontanéité était bien le souci majeur du groupe, malgré le côté toujours un peu imprévisible de la méthode. Un disque dansant, sensuel et groovy, comme on n'en entend plus beaucoup ces temps-ci, ça repose.

TWO TRAINS LEFT : Sorry & pathetic (CD, Penultimate Records)

Le retour du punk à roulettes ? Ca pourrait bien avec les isariens de Two Trains Left. Ca paraît désolant, mais des groupes comme Blink 182 ont réussi à suffisamment irriguer pour faire pousser quelques petites graines un peu partout dans le monde. Qu'on se rassure, Two Trains Left valent mieux que leurs maîtres à "penser". Vous me direz, y a pas de mal. Mais je ne vais pas passer cette chronique à démolir Blink 182, ils s'en chargent bien tous seuls. Le but, à la base, c'est quand même de parler de Two Trains Left, dont "Sorry & pathetic" est le premier disque. Logique, vu que le quatuor semble à peine sorti de l'adolescence, si j'en juge par les photos. Comme d'habitude avec tous ces blancs-becs, ils sont insolents d'aisance et de technique, de quoi vous dégoûter d'essayer de gratouiller une guitare, surtout quand on joue "Jeux interdits" ou "Stairway to heaven" à peine mieux qu'un chimpanzé, fût-il lui-même le Jimmy Page de la race simiesque. Foutue jeunesse qui ne respecte même plus ses dinosaures d'ancêtres. Two Trains Left ont l'art de la concision dans le riff, de la précision dans la mélodie, de l'énergie dans le refrain, de la force dans le rythme. Bref, ils savent vous trousser une demi-douzaine d'antennes pop-punk aussi lestement que Philippe d'Orléans culbutait princesses et soubrettes dans les alcôves du Palais-Royal. De la bien belle ouvrage catchy pour un groupe qui, apparemment, n'a peur de rien ni de personne, et ne s'est pas trop laissé endoctriné par Bli... ah non, merde, j'avais dit que je n'en parlerai plus. Bon esprit eux, pas comme moi.

LANE : A shiny day (CD, Opposite Prod/Twenty Something)

Sont-ce des feux de bengale qu'on voit sur la pochette du premier album de Lane, comme pour célébrer l'avènement d'une nouvelle ère ? Ou bien, plus prosaïquement, pour fêter la sortie de ce disque ? Sont-ce des fumigènes défouaillés dans une manif, comme pour confirmer que les membres du groupe (ex Thugs et Daria), n'ont rien perdu de leur foi combative et revendicative ? La photo n'en dit guère, sinon qu'elle s'affiche en rouge, celui de la révolution, et qu'elle illustre parfaitement le titre du disque. Qu'il s'agisse de célébration ou de manifestation, de fête ou de grand soir, de toute façon, ça reste un beau jour. De là à penser que Lane sont des visionnaires, il y a un pas qu'on aimerait franchir. De là à dire qu'ils sont des oracles, il y a un fossé qui sera difficile à combler. Lane, après un premier EP paru l'an dernier, se lancent dans le grand bain, sans bouée ni maître-nageur, il y a beau temps qu'ils n'en ont plus besoin. Leur expérience musicale les autorise à écrire une dizaine de vignettes pop-punk racées comme un pur-sang, précises comme un missile sol-air, concentrées comme une statuette de César, sans une once d'arrogance. Le pop-punk de Lane est intemporel, puisque nourri aux mamelles des années 80, poussé aux hormones des années 90 (les 2 décennies d'activisme des Thugs), laminé aux années 2000 (celles de la genèse de Daria), régénéré aux années 2010 (celles de l'émergence du plus jeune de la bande, Félix Source). Lane, c'est une arbre généalogique du pop-punk made in France occidentale, les bisbilles carolingiennes en moins, l'identité angevine en plus. Oui, il y a bien eu une école formatrice dans cette ville, un laboratoire d'expérimentation sonore, avec les résultats que l'on connaît depuis plus de 30 ans, Lane n'étant que l'un des derniers

rameaux, parmi les plus tendres et goûtus, du vénérable végétal qui tient à la fois du chêne pour sa solidité et sa robustesse, et du saule pour sa malléabilité et sa souplesse, l'hybridation des deux, comme les 2 couches d'acier d'une épée, permettant de plier sans rompre, et donc de résister à tout, aux attaques comme à l'oxydation. Quant aux thèmes développés dans cet album, du rejet des religions ("A free man") à la dénonciation de l'hypocrisie politique ("Stand", "Dirty liar"), en passant par un carnet de voyage ("Winnipeg"), une petite romance ("A shiny day"), ou l'absurdité de la guerre ("Tea time"), tout n'est finalement que prétexte à contourner une vision du monde trop formatée, trop dirigiste, trop fataliste.

BITTER GROUNDS : Two sides of hope (CD, Ring Of Fire Records/Bad Granola Records/Mass Productions/Aggrobeat)

(Relativement) jeune groupe néerlandais, Bitter Grounds balance un punk rock plutôt propre sur lui, avec quelques touches ska-punk ("Let me see now", "Bad dreams", "Faded", "Seven nights"), une musique coriace comme un pitbull, indestructible comme une Samsonite, ferme comme un politicien droit dans ses bottes. Vous avez remarqué comme ils le sont tous, ils ne sont jamais à côté de leurs tongs ou sentant fort des mocassins, même en ayant fait les pires saloperies, non, ils sont droits dans leurs bottes, ça doit être un des tics de langage qu'on leur apprend dès leur entrée à l'ENA, ce qui, de toute façon, fait une belle jambe, pour rester raccord, à Bitter Grounds, qui ont sûrement déjà fort à faire avec leurs propres politiciens, sans venir s'occuper des nôtres, chacun ses boulets. En même temps (verdomme, encore une formule toute faite très à la mode en ce moment), les bataves ne font guère leurs choux gras de la politique, préférant reconfigurer un quotidien assez banal, celui de millions de personnes à travers le monde, occidental du moins, c'est-à-dire ni roulant sur un or mal acquis, ni croulant sous une misère noire. Leurs textes sont incisifs, subtils, presque chirurgicaux, un trait de caractère par ci, une situation par là, une vision ailleurs, et le tour est joué. Tout juste se permettent-ils un léger coup de gueule sur "FML" (pour "fuck my life"), par ailleurs le titre le plus énergique de cet album, qui ne fait pas non plus dans le larmoyant, puisqu'exécuté en à peine 25 minutes. Qualifions le groupe, et son second album, de social-punk, c'est pas mal comme moyen terme.



Patrick COUTIN : Coutin (CD, Wagram Music)

Combien sommes-nous à nous souvenir de Patrick Coutin ? Sûrement pas des masses, même si, pour la ménagère de 50 ans, ce qui reste comme son unique "succès", "J'aime regarder les filles", doit bien lui faire remonter quelques souvenirs égrillards du fin fond de la culotte, quand, jeune ado, elle devait écouter le truc à la radio, dans les boums ou en discothèque. "J'aime regarder les filles", et le premier album de Patrick Coutin, d'où le morceau est extrait, ont paru en 1981, année mitterrandienne, même s'il y sûrement peu de rapport entre "Tonton" et Coutin. Juste une coïncidence de l'histoire. Coutin a déjà presque 30 balais quand paraît ce premier album (il est né en 1952). Avant, dans une autre vie, il fut journaliste musical (il a écrit, entre autres, dans "Rock & Folk" ou "Le Monde de la musique", grand écart, déjà). Comme d'autres, Bruno Blum, Patrick Eudeline, Dimi Dero, il décide de sauter le pas et d'empoigner une guitare électrique. Egalement plasticien, son parcours ressemble fortement à celui de

Jean-Patrick Capdevielle. De fait, les premiers disques des 2 hommes se ressemblent pas mal. En gros, un mix de rock et de chanson française, avec de fréquentes incursions vers d'autres sonorités moins usitées. Véritable artefact du rock français, "J'aime regarder les filles" n'a rien du succès lambda en cette année 81, sorte de ragoût stonien, avec sa rythmique acoustique, transpercé par les fulgurances d'une guitare fuzz corrosive et urticante. Et c'est là que le titre atteint au sublime. Et qu'on se demande comment il a pu connaître le succès à l'époque, nullement formaté pour les radios périphériques, alors seules détentrices du monopole hertzien. Les radios libres ne naîtront que quelques mois plus tard, un timing un tantinet décalé qui aurait pu changer la donne. Sur ce premier album, on trouve aussi un titre salement funky, "Lady Mandrax", bel oxymore, le Mandrax étant tout sauf sexy et dansant, à l'inverse du morceau, avec de vrais cuivres, pas des synthétiseurs à la petite semaine, ce qui était pourtant déjà monnaie courante chez la concurrence. Pour le reste, l'album aligne une dizaine de chansons "à texte", chroniques d'un quotidien pas toujours rose, servies par un rock sans trop d'aspérités, mais qui a néanmoins le mérite de ne pas sonner variété. D'ailleurs, c'est en trio que les bases de ce disque ont été enregistrées, Patrick Coutin, en plus du chant, tenant la guitare, accompagné par le batteur Pierre Alessandri et le bassiste Dominique Dufour. Coutin n'est pas un de ces chanteurs sans âme qui se paye les services de requins de studio spécialistes de la variété, il va lui-même au charbon, signant toutes ses chansons, soit paroles et musiques, soit paroles uniquement, les musiques étant alors l'oeuvre de Dufour ou d'Alessandri. Sur ce disque, c'est un vrai groupe, baptisé Reporter, qui est à la manoeuvre, un groupe qui tourne déjà depuis quelques années. Un disque sur lequel on entend aussi des choeurs, des claviers (piano ou orgue), des cuivres. En fait, là où cette réédition tourne au vinaigre, c'est quand les concepteurs décident de surjouer la carte "J'aime regarder les filles". Il y a bien sûr la version primale, celle de l'album. Jusque-là, rien à redire. Il y a aussi la version parue en 45t, raccourcie de plus d'une minute, mais qui reste malgré tout une évolution de la version album. Ca va encore. En revanche, les 3 autres versions, qui clôturent ce CD, sont nettement plus dispensables, pour ne pas dire inutiles, voire crapoteuses. Il y a d'abord la version "club", elle aussi parue en 81, sûrement en maxi, à destination des discothèques, l'une des très mauvaises habitudes du business musical de l'époque. Et 2 versions parues en 1999, techno ou électro, selon vos affinités lexicologiques, 2 versions remixées par Thomas Schumacher (?) et Fiasco (le bien nommé). Ces 3 titres, non seulement n'apportent rien à la version originale, mais sont même de sombres merdes. Heureusement, vu qu'elles s'alignent en fin de CD, vous pouvez aisément arrêter la lecture après le languoureux "Fais-moi jouir", morceau qui ne figurait pas sur l'album original, sorti plus tard, en 1990, sur une compilation intitulée "J'aime regarder les filles". Patrick Coutin poursuivra une carrière en dent de scie, avec un total de 8 albums, dont 2 autres méritent qu'on s'y intéresse, le deuxième, "Un étranger dans la ville", en 1982, très sombre, et le dernier, "Babylone panic", en 2012, paradoxalement le plus rock de sa discographie, comme si la sagesse ne venait pas toujours avec l'âge. Entre temps, il reprendra une activité artistique, dans une veine pop-art, faisant l'objet de plusieurs expositions. Il fera aussi de la production, pour Dick Rivers ou les Wampas (pour les plus avouables). Il tourne toujours aujourd'hui, soit au sein de "Stars 80", sûrement pas à son avantage, soit en solo, ce qui doit être nettement plus intéressant, surtout si ses prestations sont du niveau de son dernier album.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



EDDIE and the HOT RODS : The Island years (CD box set, Caroline)

Avec Dr Feelgood, Eddie And The Hot Rods est l'autre groupe majeur de la scène pub-rock, les 2 combos connaissant un succès comparable. Eddie and the Hot Rods se forment en 1973 (d'abord sous le nom de Buckshee) à Rochford, dans le sud-est de l'Angleterre, avec le chanteur Barrie Masters et le batteur Steve Nicol. En 1975, ils sont rejoints par le guitariste Dave Higgs, qui avait formé, quelques années auparavant, the Fix, avec Lee Brilleaux (Feelgood connection forever). Le quatrième membre du groupe est le bassiste Rob Steel. C'est à ce moment que le gang prend le nom de Eddie and the Hot Rods, le Eddie en question n'ayant jamais existé, même si certaines sources citent un des tous premiers membres du groupe, qui ne serait resté que quelques semaines, ou une marionnette que Barrie Masters agitait sur scène durant les premiers concerts, rien de tout ça n'est vrai, le groupe a choisi le nom de Eddie and the Hot Rods uniquement parce que ça sonnait bien, rien de plus. En 1976, au moment où le groupe décroche un contrat avec Island, il est rejoint par l'harmoniciste Lew Lewis, Rob Steel étant remplacé par Paul Gray. Cette formation enregistre 2 singles d'un pub-rock énergique, dopé par des prestations scéniques sous tension, et se voit souvent appliquer le qualificatif punk plutôt que celui de pub-rock. Joe Strummer, du Clash, dira d'ailleurs que c'est en lisant un article sur Eddie and the Hot Rods qu'il a découvert pour la première fois le mot punk. Lors d'un passage au Marquee de Londres, Eddie and the Hot Rods donnent même leur chance aux tous jeunes Sex Pistols, pour leur premier concert. En 1976, toujours au Marquee, Eddie and the Hot Rods passent l'été à jouter avec AC/DC, à l'occasion des premières prestations européennes de ceux-ci, les 2 groupes rivalisant pour savoir qui arriverait à faire entrer le plus de monde dans le minuscule club. L'histoire ne dit pas qui l'a emporté, ne retenant que le fait que, au cours de cet été déjà torride, les prestations des 2 groupes s'avèrent être les plus chaudes que le club a connu, avec des records d'affluence. Lew Lewis quitte alors Eddie and the Hot Rods pour former son propre gang, le Lew Lewis Reformer. Jusqu'en 1981, date de leur premier split, Eddie and the Hot Rods sortent 4 albums et plusieurs 45t, dont "Do anything you wanna do", en été 1977, reste comme le plus marquant, atteignant la neuvième place des charts. Durant cette période, le groupe est rejoint par un second guitariste, Graeme Douglas, effectue une tournée américaine avec les Ramones et les Talking Heads en 1977, et enregistre un single avec Rob Tyner, l'ancien chanteur du MC5. Après ce split, Barrie Masters rejoint les Inmates, remplaçant Bill Hurley, en délicatesse avec ses cordes vocales. Eddie and the Hot Rods se reformeront plusieurs fois, en 1984, avec Barrie Masters et Steve Nicol, en 1992, avec les 4 membres "historiques", Masters, Nicol, Higgs, Gray, cette formation perdurant jusqu'en 1996, avec un album à la clé, et quelques changements de personnel, qui voient notamment 2 anciens membres de Dr Feelgood, Steve Walwyn et Gordon Russell, intégrer le groupe pendant quelques temps. En 2005, Eddie and the Hot Rods se reforment une nouvelle fois, seul Barrie Masters subsistant des formations précédentes, un groupe qui tourne toujours aujourd'hui, après avoir sorti 2 nouveaux albums. Ce coffret de 6 CD retrace les premières années de Eddie and the Hot Rods, celles pendant lesquelles le groupe est sous contrat avec Island, période qui correspond aux 3 premiers albums. Le CD 1 propose "Teenage depression", le premier album, augmenté des 2 premiers singles et des 2 EP live parus à la même époque. On note que le guitariste Dave Higgs est à l'origine de tous les originaux du groupe, soit seul, soit en collaboration avec Ed Hollis, leur manager. Rayon reprises, ça tape chez Joe Tex, les Who, Sam Cooke, Sam the Sham and the Pharaohs, ? Mark and the Mysterians, Bob Seger, Them, les Rolling Stones ou le J. Geils Band. On sait où on met les pieds. Les 2 premiers singles sont enregistrés avec l'harmoniciste Lew Lewis, tandis que les 2 EP live sont enregistrés au Marquee et au Rainbow, 2 clubs londoniens. Le CD 2 est consacré au deuxième album, "Life on the line". Le groupe est désormais un quintet, depuis l'arrivée du guitariste Graeme Douglas, et tout le monde se lance dans le travail d'écriture et de composition, avec plus ou moins d'assiduité, Dave Higgs ne signant d'ailleurs plus qu'un seul titre. A cette période, Eddie and the Hot Rods n'enregistrent plus aucune reprise. C'est de cet album qu'est extrait le plus gros succès du groupe, "Do anything you wanna do", un morceau écrit par Graeme Douglas et Ed Hollis. Aux 9 titres de l'album, sont ajoutés 12 morceaux parus en singles, dont les 2 enregistrés avec Rob Tyner, qui signe ces 2 originaux. Le CD 3 s'intéresse au troisième album, "Thriller", rien à voir, évidemment, avec la merde de Mickael Jackson. Là encore, 10 originaux au programme, tous les membres du groupe s'y collant. A cette époque, Eddie and the Hot Rods semblent un peu moins prolifiques, puisque ce CD ne propose que 2 bonus, 2 faces B

INTERNET

de 45t. Notons que si, musicalement, Eddie and the Hot Rods pratiquent un pub-rock survitaminé, l'entrain de la musique ne correspond guère à l'imagerie véhiculée par les pochettes des albums, fort sombres, voire morbides. "Teenage depression" montre le portrait d'un adolescent pointant un pistolet sur sa tempe, "Life on the line", celui de Steve Nicol, un noeud coulant autour du cou, et "Thriller" une déclinaison du personnage de Philip Marlowe, tel que personnifié par Humphrey Bogart dans "The big sleep" de Howard Hawks. Et puisque j'ai parlé de 6 CD, vous aurez vite fait le calcul et constaté qu'il en reste 3. Le CD 4 est une compilation de 3 "John Peel sessions", l'excellente initiative de la BBC, qui envoyait les groupes en studio enregistrer, dans les conditions du live, mais sans public, quelques titres en vue d'une diffusion radio. L'avantage, c'est qu'on a des versions différentes de celles des disques, et même parfois de l'inédit. Ces 3 sessions datent de février et octobre 1977, et de mars 1979. La première propose 3 titres du premier album et 1 inédit, "Keep on keeping on", que le groupe ne réenregistrera jamais officiellement, bien qu'il l'ait joué régulièrement sur scène. La deuxième session propose 4 titres du deuxième album, et la troisième 4 titres du troisième album. Le CD 5 est une autre compilation d'enregistrements effectués pour la BBC, mais en concert cette fois. 9 titres ont été enregistrés le 31 mars 1977 au Paris Theatre de Londres, avec 1 inédit, "Schoolgirl love", les 7 autres ont été captés le 11 mai 1978, toujours au Paris Theatre. Enfin, le CD 6 est une petite pépite, puisqu'il s'agit de la réédition d'un album promo paru en 1977, "Rods", pressé à 50 ou 100 exemplaires seulement, probablement à destination de la presse, et évidemment introuvable depuis plus de 40 ans. On y trouve 3 titres enregistrés au théâtre Déjazet, à Paris, le 23 octobre 1976, "You can't judge a book by looking at the cover", reprise de Bo Diddley, "It came out of the sky", reprise de Creedence Clearwater Revival, et "Movin' on", un inédit de Dave Higgs et Ed Hollis, que le groupe n'enregistrera jamais officiellement, 3 titres captés au Rainbow de Londres le 13 février 1977, "Wooly bully", reprise de Sam the Sham and the Pharaohs, "Keep on keeping on", et "Writing on the wall", l'un des 2 titres de leur efficace premier single, et 6 chutes de studio, dont les reprises de "Get out of Denver" (avec Lew Lewis), de Bob Seger, et "Gloria", de Them, dont les versions live figurent sur le premier EP du groupe, et des versions différentes de "All I need is money" et "Been so long" (avec Lew Lewis), 2 titres de leur premier album. Ce coffret montre l'implantation durable de Eddie and the Hot Rods dans le paysage pub-rock et punk anglais durant les 70's finissantes. Le truc est copieux, près d'une centaine de titres, et la qualité est au rendez-vous puisque, quand il ne s'agit pas d'enregistrements officiels, les live bénéficient de la caution de la BBC. De quoi se régaler, surtout pour les fans du groupe, dont je suis, depuis le début, depuis le premier single qui, à l'époque, tournait de manière récurrente sur ma platine, pendant parfois des jours entiers. Quelques mois plus tard, il fut remplacé par le premier album des Damned, mais c'est une autre histoire.

SKIN A BUCK : Make Skin A Buck great again (CD autoproduit)

De l'art de l'appropriation d'un slogan déjà surfait à peine énoncé. Faut dire que, entre Trump et Macron, il restait juste assez de place pour rehausser le niveau intellectuel. Skin A Buck se fendent donc, eux aussi, de leur petit "Make (...) great again", sans que ça ne fasse le buzz dans les gazettes. Y aurait-il une hiérarchie à respecter dans les salles de rédaction ? Skin A Buck est un duo guitare-batterie originaire de Lorient. Ce qu'il y a de bien, c'est que point n'est besoin de sortir un "Make Bretagne great again", vu que, dans le coin, entre les menhirs et les crêperies, les groupes pullulent comme les poux dans la tignasse d'un néandertalien. Notez bien, cependant, que le groupe a beau venir de Lorient, ça ne s'entend quasiment pas dans sa musique. Comme quoi, être breton n'est pas non plus une fatalité. Skin A Buck pratique le rock'n'roll foutraque, le blues hybride, le garage dézingué, le tout avec ironie, mordant et jubilation. Skin A Buck s'attache aussi à disserter sur les plus grands sujets de société, sur les problématiques les plus ardues, sur les philosophies les plus existentielles. Des titres comme "(I've got) A broken nail" ou "My mum is my sister" renvoient Aristote, Spinoza, Heidegger, Kant ou Nietzsche à leurs chères études. Si le monde était bien fait, on devrait filer un texte de Skin A Buck au bac de philo pour bien emmerder les pauvres lycéens qui, autrement, se baladent avec la même vacuité que des touristes allemands à Ibiza sur la "Critique de la raison pure" ou "Ainsi parlait Zarathoustra". Si l'on veut redonner un sens à la vie, je vous le dis tout net, rien de mieux que Skin A Buck, la double croche et le chouchen en prime.

Guillaume Gwardeath (rassure-moi mec, c'est un pseudo, sinon, ça n'a pas dû être facile tous les jours à l'école), en plus d'être un journaliste et fanzineux de talent (**Abus Dangereux**, **Punk Rawk**, **Kérosène**), possède moult autres cordes à son ukulélé. Il vient ainsi de lancer son label de disque, **Metro Beach** (du nom d'une plage des Landes paraît-il, ce qui ne me dit rien, vu que je ne suis pas surfeur pour un écu, et que, de toute façon, c'est vachement loin de chez moi). Les 2 premières productions concernent un split LP 25 cm **Demon Vendetta/Arno De Cea & the Clockwork Wizards** (où les 2 groupes ne font que des reprises, excellent) et un LP de **Speed Jesus** (hardcore orléanais avec des grumeaux de **Gravity Slaves** et de **Monde De Merde** dedans). Et comme le gonze ne fait rien comme tout le monde, le label édite aussi un bouquin, "**Enjoy the violence**", une histoire de la scène thrash/death hexagonale. Annoncés pour 2019, les nouvelles prods des **Irradiates** et de **Demon Vendetta**, entre autres, ainsi qu'un bouquin consacré aux **Burning Heads**, cool. Plus de choses ici : www.metrobeach.fr @@@ **Que Vive Le Rock Libre** vient de voir paraître son n° 53. Avec, de prime abord, une pagination singulièrement augmentée. En fait, l'ami **Zeric**, de **Trauma Social**, a décidé d'y adjoindre sa liste de distro, **Protesta**, ce qui fait grimper derechef le nombre de pages à 12. Mais le zine proprement dit n'occupe qu'une page et demi de ce nouveau numéro. Ce qui tendrait à prouver que les sorties de disques se font de plus en plus parcimonieuses. Ce qui n'est pas totalement faux, le mp3 semblant prendre l'ascendant sur le disque physique, une pitié. Je le constate depuis quelques temps, recevant de moins en moins de disques promo, mais ma boîte mail étant inondée de fichiers numériques. Que j'oublie régulièrement de télécharger, ça me gonfle (quand les fichiers ne sont pas altérés, ce qui arrive souvent), ou d'écouter, ça me gave de lire des mp3 sur mon ordi, je préfère me passer de vrais disques sur ma hi-fi. Je suppose que je dois être devenu un vieux con. Il sort quand même encore de vrais disques, ce qui est sans équivalent avec les mp3, et Zeric en parle dans sa feuille de chou. A télécharger ici (ça va, ça peut se lire sur un ordi, c'est vite fait, ça ne risque pas de vous niquer les yeux, c'est pas comme si c'était "Guerre et paix") : www.traumasocial.fr @@@ 2 nouveaux bouquins chez **Rytrut**, qui s'attaquent à 2 monstres, les **Who** avec "The Who by numbers" (300 pages) et **Nirvana** avec "Entertain us" (400 pages). De quoi vous occuper quelques soirées et vous enrichir l'esprit, tout en (re)découvrant leur musique. Pour en savoir plus ou pour les commander : www.rytrut.com @@@ Quelques nouveautés chez **Nineteen Something** (ou le petit frère **Twenty Something**), le nouvel album de **Foggy Bottom** (trio power-pop avec d'ex **Davy Jones Locker**, entre autres), "Une histoire à l'envers", et une anthologie CD de **Zero Gain** (groupe punk de St Etienne), "Modern blues. The first five years", qui, comme son titre l'indique, compile toute leur discographie, soit 24 titres, parue entre 2012 et 2018 en vinyl ou K7. Le label édite aussi une petite newsletter (A5 recto-verso), dont le n° 1 vient de paraître, pour parler de tout ça plus en détail et pour annoncer les concerts : <http://nineteensomething.bigcartel.com> @@@ Le label **Deviance** est toujours aussi actif (ils dorment quand ?). Récemment sortis : le premier album du groupe punk parisien **All This Mess**, le nouvel album du duo punk poitevin **La Théorie Du Boxon** et le premier album du groupe hardcore allemand **Pisscharge**. De quoi se réchauffer en cet hiver finissant : <https://deviancerecords.com/kanal-hysterik> @@@ Chez les allemands de **Mad Butcher** ça pogote aussi pas mal avec de nouvelles prods vinyl : EP des **Samples** et d'**Anthrax**, LP de **Distorted Truth**, **Major Accident**, **Red London** et **Fatal Blow**, et une compilation "**This is antifascist oi**" : www.madbutcher.de @@@ A venir ou déjà parus sur le label espagnol **Ghost Highway**, les nouveaux albums de **HeWhoCannotBeNamed**, des **Hip Priests**, des **Blind Crows**, de nouveaux singles des **Routes**, de **Machine Animal**, des **Demons**, des **V8 Wankers**, des **Primevals**, une tribute aux **Hellcopters**, ou encore un 7" + CD d'**Electric Frankenstein** (avec 15 reprises), ainsi qu'un split 7" de ces derniers avec **Klobber**. Il va falloir casser votre PEL, mais ça en vaut la peine : www.ghosthighwayrecordings.com @@@ Le label nantais **Une Vie Pour Rien** fait paraître une anthologie consacrée au groupe oi lillois **Traître**, déclinée en un LP et un EP. Sur le 30 cm, les 3 45t, le maxi et les titres parus en compil, sur le 17 cm, la K7. Soit tout ce que le groupe a sorti depuis 5 ans, poster sérigraphié en prime : www.uvpr.fr @@@

www.the-monks.com

Les **Monks** sont l'un des plus beaux OVNI du rock américain. Le groupe se forme en 1964 en Allemagne, pays où sont basés ses 5 membres, puisqu'ils sont alors tous militaires. Ils prennent d'abord le nom de **5 Torquays**, et font de la surf music. **Gary Burger**, originaire du Minnesota, est guitariste et chanteur, **Roger Johnston**, originaire du Texas, batteur, **Larry Clark**, originaire de Chicago, organiste, **Dave**

Day, originaire de Washington, banjoïste et **Eddie Shaw**, originaire de Californie, bassiste. A leurs débuts, les Monks sont catalogués beat et affiliés aux nombreux groupes anglais qui font carrière en Allemagne. Le tempo rapide et saccadé de leurs chansons n'est pas sans rappeler le rock anglais contemporain. Sauf qu'ils arrosent ce british beat d'une bonne dose de folie et de délires sonores, avec un orgue débridé, une guitare incandescente et des textes à l'humour décapant. Début 1965, une fois démobilisés, ils restent en Allemagne, changent de nom pour devenir les Monks et, pour faire honneur à ce patronyme, ils apparaissent sur scène habillés en moines, avec la tonsure de rigueur. Le groupe fait paraître un unique album, en 1966, sur **Polydor**, "Black monk time", mélange de british beat et de psychédéisme, un pur chef d'oeuvre d'humour au second degré et de dérision. Qui ne connaît malheureusement aucun succès, d'autant qu'il n'est sorti qu'en Allemagne, pays où réside le groupe, et même pas aux Etats-Unis. "Complications", le 45t extrait de l'album, passe également inaperçu. Ce qui n'empêche pas les Monks de persévérer. En publiant 3 45t qu'ils veulent un peu plus commerciaux, "Cuckoo" et "Love can tame the wild", toujours sur Polydor, puis "Juanita banana", une reprise des **Peels**, sur **Vogue**. Avec le même insuccès, même s'ils réussissent à être invités à la télévision allemande ou anglaise. Un manque de succès qui amène finalement le groupe à se séparer début 1967. Et on n'entend plus parler d'eux pendant 35 ans. A l'exception du bassiste Eddie Shaw qui, dans les années 70, fait partie du groupe progressif **Copperhead**, avant de devenir écrivain, en reprenant son vrai nom, **Thomas Edward Shaw**. En 1999, surprise, les Monks, ayant laissé un souvenir certes un peu immatériel mais néanmoins très prégnant chez un noyau dur de fans, se reformant, avec les 5 membres originaux, pour participer au festival garage new-yorkais **Cavestomp**, une prestation enregistrée qui paraît en CD quelques mois plus tard. Depuis, on les a revus sporadiquement, entre 2004 et 2007, seuls Gary Burger, Dave Day et Eddie Shaw restant de la formation originale. Ils réapparaissent sans les tonsures (mais comme certains, entre temps, ont perdu une partie de leur chevelure, ça revient presque au même). Dans un autre domaine, en 2006, Gary Burger est devenu maire de la ville de Turtle River, Minnesota. Tandis que, la même année, est sorti le documentaire "Monks : The transatlantic feedback", racontant l'aventure pour le moins inhabituelle de ce groupe hors norme. Aujourd'hui, 3 des Monks originaux nous ont quitté, Roger Johnston en 2004, Dave Day en 2008 et Gary Burger en 2014. Ce site est leur page officielle. On y revient longuement sur l'histoire du groupe, très détaillée, chaque membre apportant, en outre, ses propres souvenirs, plus ou moins anecdotiques, ce qui en fait tout le sel et tout l'intérêt. En n'omettant pas les reformations des années 90 et 2000. La discographie est, elle aussi, exhaustive. Chaque disque, y compris les pirates, faisant l'objet de sa petite notule, avec tous les renseignements techniques, et quelques titres en écoute, afin de vous familiariser avec la musique du groupe, taillée au silex. De même, pour mieux apprécier l'humour si particulier, parfois carrément surréaliste, des Monks, on trouve les paroles des chansons, parfois très succinctes, 2 ou 3 vers seulement ("Pretty Suzanne", "Higgle-dy piggle-dy", "Drunken Maria", ou encore "Blast off", un chef d'oeuvre, qui n'est rien d'autre qu'un décompte avant une mise à feu). Plus que leur musique, ce sont d'ailleurs ces textes complètement allumés qui valent aujourd'hui aux Monks d'être plus ou moins affiliés à la scène psychédélique. Le site est complété par quelques galeries de photos, un forum et une boutique en ligne. Pour une fois qu'un site officiel est plutôt complet et réellement informatif, ça mérite d'être signalé. En anglais, évidemment.



www.kindgirls.com

Un site pas trop douloureux à parcourir puisque consacré à un érotisme soft. Des milliers de galeries, des modèles du monde entier, dont certaines ont fait leur petit bonhomme de chemin dans le genre, comme **Aria Giovanni**, **Silvia Saint**, **Sunny Leone** ou **Veronica**

Zemanova, incarnations "oniriques" d'un idéal féminin qu'on ne croise pas à tous les coins de rue. Le type même du site pour se relaxer après une engueulade avec votre patron ayant entraîné votre licenciement, après une mise en garde à vue pour non présentation de la vignette Crit'air ou port de gilet jaune, après que des voleurs aient vidé votre pavillon de banlieue pendant le week-end, après que votre toubib vous ait diagnostiqué un cancer en phase terminale, bref, tous ces petits tracas du quotidien qui peuvent, si vous n'y prenez garde, vous donner envie de pleurer un tout petit peu sans trop savoir pourquoi. Merci mesdemoiselles pour ce moment.



Les PATATES CARNIVORES : Knock-out par rimes croisées (CD, Mass Productions - www.massprod.com)

Il y avait déjà la Moussaka Géante et les Tomates Tueuses, dans la famille garniture sanguinaire, on a désormais les Patates Carnivores. Personnellement, ça me va, vu que ce que je crains surtout ce sont les Coquillettes Cannibales, alors... Les Patates Carnivores sont l'une des plus récentes récoltes plus ou moins bio rennaises, ce qui nous change des choux-fleurs, des artichauts et du varech. Les Patates Carnivores, ça se situe quelque part entre le punk-rock et la chanson française, un parfum de Stygmate et une fragrance de Bruant, la formation du groupe autorisant toutes les fantaisies intermédiaires, puisque, au trio de base guitare-basse-batterie, les Patates Carnivores ont vu pousser entre leurs racines un saxophone et un piano, pas des plus banal en ce qui concerne les 88 touches ivoire et ébène. Mais pas des moins enrichissant d'un point de vue musical, même si l'usage voudrait que le meuble ingroissable sonne plus variété que punk. Du coup, on en revient au côté chanson à texte du groupe, qui annonce la couleur dès le titre de ce premier album, "knock-out" pour l'esprit petite frappe du punk, "rimes croisées" pour l'essence dadaïste de la chanson, comme si Starshooter avait été dépucelé par Gainsbourg (cf le clin d'oeil égrillard à Marie Laforêt sur "Charger", ou la main aux fesses jazzy de "Amiante"). Les textes des Patates Carnivores sont opulents, généreux, gargantuesques, on est loin des 25 mots d'Iggy Pop pour les premiers chansons des Stooges, on est plus proche de la poésie dylanienne (en moins cérébrale, encore que) ou de la lalomanie tolstoïenne (en moins fataliste). Les chansons des Patates Carnivores affichent des temps de pose un chouia supérieurs à la moyenne, ce qui se répercute sur la durée de l'album, pas le genre de truc que vous pourrez

écouter durant votre pause-café, au risque de vous faire remarquer défavorablement par vos collègues et vos chefs, plutôt portés sur la discipline, eux. Ah, on n'a pas toujours des métiers faciles, je le dis souvent. Un dernier conseil pour la route, ne vous arrêtez pas au style dérivant de la pochette, tentative naïve à la Douanier Rousseau, la jungle et les couleurs exubérantes en moins, le bitume et le bariolage délavé en plus. Pas ce que je préfère dans ce disque, mais comme c'est pas non plus ce qu'on écoute, on s'en sort pas trop mal, même si, avec le recul, ça reflète bien la musique des Patates Carnivore. Belle pirouette sémantique là, non ?

The GRASSLERS : Bluegrass time machine (CD autoproduit)

Depuis Hayseed Dixie et Steve'n'Seagulls, le bluegrass se veut le symbole triomphant de la reprise iconoclaste et décalée. Les Grasslers ne cachent pas ces influences. La base est la même, de la reprise en version bluegrass. Sauf que, là où les américains et les finlandais restent dans l'esprit rock'n'roll, voire même hard-rock, ou, en tout cas, gros rock qui tache, leur signe distinctif, les Grasslers préfèrent se tourner vers la pop, au sens large du terme. Conséquemment, il manque aux Grasslers le grain de folie et le second degré qu'on trouve chez leurs aînés. Reprendre Daft Punk ou Charlie Winston, c'est quand même nettement moins bandant que de reprendre AC/DC ou ZZ Top. Ça ne joue pas dans la même cour. A l'écoute de leur album, les Grasslers donnent un peu l'impression d'être un brin trop scolaires. On est souvent dans le mid-tempo, eu égard aux thèmes choisis. Police, Bruce Springsteen ou les Beatles, c'est loin d'être aussi agité que Kiss ou Rammstein. Même si les Grasslers se dévergentent un peu sur Ricky Nelson (mais "Hello Mary Lou" reste le morceau le plus rock'n'roll et arsouille du minet télévisuel), Nirvana ("Smells like steam spirit") ou le Clash ("Should I stay or should I go"). Techniquement, c'est bien fait, il n'y a rien à redire, mais ça reste globalement très sage. Les Grasslers me font penser aux bobos parisiens qui se piquent d'écologie là où Hayseed Dixie et Steve'n'Seagulls sont, eux, de vrais péquenots, les 2 pieds bien plantés dans la bouillasse et la gadoue. Hayseed Dixie ont grandi avec le bluegrass et le hard-rock, Steve'n'Seagulls avec le hard-rock, les Grasslers, s'ils ont choisi toutes ces reprises, c'est sûrement qu'ils ont grandi avec la pop FM. La sauce primale n'est pas tout à fait la même. Bienvenue en France. Mais le traitement, avec les instruments traditionnels du bluegrass, contrebasse, guitare acoustique, mandoline, banjo, violon, harmonica, ça fait illusion, ça détone dans le paysage musical français, c'est peut-être ce qui leur permettra de se faire une petite place au soleil. Finalement, la reprise la plus évidente de cet album n'est rien d'autre que celle "Man of constant sorrow", un rogaton country de plus de 100 ans d'âge, créé par le violoniste Dick Burnett en 1913, popularisé par les Stanley Brothers en 1950, repris, entre autres, par Bob Dylan en 1962, sur son premier album, et définitivement entré au panthéon, mais plus auprès des cinéphiles que du grand public, en 2000, quand les frères Coen ont la géniale idée de la faire interpréter par le groupe virtuel des Soggy Bottom Boys dans leur film "O brother". A l'écran, le trio est composé de George Clooney, John Turturro et Tim Blake Nelson, mais la chanson a été enregistrée par Dan Tyminski, Harley Allen et Pat Enright, en s'inspirant de la version des Stanley Brothers. Un album qui, sans être bouleversant, s'écoute néanmoins avec plaisir, ou curiosité, faisant fleurir quelques sourires en découvrant les chansons reprises, comme, par exemple, "Personal Jesus", de loin le morceau le plus écoutable de Depeche Mode.

POLICE ON TV : No time to die (CD, Trauma Social/Blackout)

Des fois qu'on n'aurait pas bien compris dans quelle mouvance grenouille Police On TV, le groupe troyen use du name dropping dès le morceau d'ouverture de son quatrième album. "En ménage avec le punk rock" qu'ils disent, leurs plus fervents adeptes le savaient déjà, les nouveaux émules pourront reconnaître en Justin(e), le Réparateur, Guerilla Poubelle, Toxic Waste, les Apaches, Heyoka, PKRK, Garage Lopez, Neophyte, Brigitte Bop, Diego Pallavas, les Gastéropodes Killers, 8*6 Crew, la fine fleur de la scène punk française, prouvant au passage qu'on peut s'astreindre aux tâches ménagères, pourtant souvent peu gratifiantes, avec un plaisir coupable. Et moi, ça me permet de gagner quelques lignes à bon compte sur cette chronique. Il n'y a pas de petit profit. Une déclinaison punk que Police On TV renouvelle à chaque album, avec des textes ciselés comme une bague Cartier (l'excellent exercice de style de "Alexandrin") et une musique festonnée comme une commode Leleu. Le punk de Police On TV est légèrement replet, pour mieux supporter les coups, comme les gladiateurs antiques, mais sans gras superflue. Les guitares sont rondelettes, comme une demi-mondaine de la Belle Epoque,

pour répondre aux canons en vigueur aujourd'hui, où le punk flirte sans vergogne avec le hardcore figolé et le métal châtié. Police On TV manie la rhétorique aussi bien pour démolir ce salopard de Macron ("Dr M.") que pour se mettre en avant ("Police On TV (sacré groupe)", qui n'est pas rappeler les Shérif), preuve qu'ils ne sont guère monomaniaques dans le propos. Police On TV, ça se bonifie avec le temps, durcissant drastiquement sa musique à chaque album, faisant ainsi fi de l'âge de leurs artères, pour laisser libre court à un engagement enragé (ou l'inverse). Police On TV, ça ne caresse pas dans le sens de poil (à part peut-être le piquant d'oursin), ça ne cire pas les pompes (à part peut-être la Doc Martens), ça ne passe pas la brosse à reluire (à part peut-être la paille de fer), ça préfère tabasser, avoiner et mornifier, faisant leur adage selon lequel la meilleure défense reste l'attaque, fût-elle loquace et dialectique. Un album pas aussi brouillon que son artwork pourrait le faire accroire, une sorte d'"Où est Charlie ?" sans Charlie.

MAUVAISE GRAINE : Hope (CD, Slabsound/Abacadaboum/Mass Productions/Rudy's Back/Zone Alternative)

Histoire un brin chaotique pour ce groupe de Lorient, formé en 2004, qui, après avoir vu partir ses 2 membres fondateurs et avoir connu de profonds changements de personnel, parvient néanmoins à sortir son troisième album. Une instabilité a priori peu propice au travail de fond, pourtant rendu possible, depuis 2013, grâce une formation enfin sereinement établie, en quatuor, avec chant mixte (même si principalement féminin), autour d'une certaine idée du punk, du hardcore et du métal (du ska aussi, "L'école buissonnière"), tendance anarcho et libertaire, propre à décoller une affiche rien qu'en la regardant de travers, et accessoirement en poussant les potards des amplis à fond, ça aide. Mauvaise Graine chante en français et en anglais, pas de jaloux, et s'en prend, en vrac, aux médias (dévoyés par la publicité), au grand capital, à la police à la botte du pouvoir, quel qu'il soit (le titre "Police partout" étant emprunté à Victor Hugo, alors élu de l'Assemblée Nationale, ce qui ne manque pas de sel), au réchauffement climatique, rien que de très normal dans cette mouvance activiste et fulminante. "Hope" propose 10 nouveaux titres de Mauvaise Graine, plus 4 autres, en bonus, extraits de l'album précédent, "(R)évolution", paru en 2015. Ce qui permet un minutage acceptable, vu que les morceaux ne traînent guère en longueur, des titres-coups de poing, direct au plexus, qui frappent juste et fort, qui laissent des traces, et qui l'assument. Avec Mauvaise Graine, on n'a pas à faire à des robots qui vous pondent de l'électro à la chaîne. Quant à la fresque reproduite sur la pochette, c'est en prime, c'est cadeau, c'est parce que Mauvaise Graine nous a à la bonne. Greetings.

BROWBEAT : Remove the control (CD, Indelirium Records)

Manifestement, naïtre du côté de Modène, le fief de Ferrari, ça forge le caractère des petits enfants du coin. Etre biberonné au doux son du V12, ça prédispose à faire soi-même du ramdam plus tard, après l'acné et le déniaisage. C'est un peu comme la défense Ruy Lopez aux échecs, ou le lingot d'or chez l'avaricieux, un classique incontournable, un cas d'école, une valeur sûre, un refuge contre les accidents de la vie. Adonc, que Browbeat fasse dans un hardcore fortement métallisé, ça tient autant de la logique que de l'évidence. A se demander si, la nuit, quand les moteurs se taisent, les énerguemènes ne se servent pas des ateliers comme salles de répétition, afin de mieux s'imprégner des effluves d'huile de ricin qui suintent des murs et des machines-outils. Pourtant, c'est surtout vers la scène américaine des 90's que Browbeat clame avoir puisé son élan vital, Hatebreed ou Madball en points de mire. Le groupe s'étant formé en 1998, ça se tient, ils étaient alors en plein dedans. Et c'est bien connu, on ne renie jamais ce qui nous a fait connaître nos premiers émois, qu'ils soient musicaux ou sexuels (les 2 allant souvent de pair). "Remove the control" est le quatrième album du groupe, un rendement relativement faiblard qui s'explique par le fait que le groupe a connu un hiatus d'une dizaine d'années (2007/2017) dans sa carrière. "Remove the control" est l'album qui marque le retour du groupe, plus affamé et plus remonté que jamais. Intimidants se définissent-ils de par leur patronyme, c'est pas faux, même si, comme avec un tigre du Bengale ou un cobra royal, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Les bestioles, vous les gratouillez derrière les oreilles, ils vous mangent dans la main, faut juste faire gaffe à leur absence de compassion si l'envie leur prend de vous la becqueter, la paluche, en cas de contrariété. Browbeat c'est pareil, un gratouillis derrière les esgourdes, option scrotum pour les demoiselles, et ça ronronne, un peu fort, d'accord, mais ça ronronne.